

Une Vie sous la lune

ou « Blanche et Jeanne »

- *Blanche, est-ce que ma chemise est repassée ?*

On ne répond pas. Il crie encore :

Blanche !

Cette fois, la porte s'ouvrit et Blanche s'avança dans le corridor. Le tas de linge l'empêchait de voir où elle posait les pieds.

- Vous m'avez demandée Monsieur ?

- Oui, Blanche. Avez-vous repassé ma chemise ?, demanda-t-il alors qu'il marchait à sa rencontre.

- Oui Monsieur, j'étais sur le point de la ranger ainsi que le reste de votre linge, répondit-elle, plongeant son regard dans le tas de linge, gênée par le torse nu de Georges-André.

Il était vêtu d'un pantalon bleu marine neuf, et portait des chaussures noires parfaitement cirées mais n'avait pas pris la peine d'enfiler un haut.

- Bien, merci. Disposez.

Georges-André saisit la chemise dans la pile de linge en prenant bien soin de ne pas faire écrouler l'édifice. Il termina de s'habiller tout en retraversant le corridor dans le sens opposé. Dans sa chambre, il attrapa un sac de sport et sa montre. Cinq heures. Le soir arrivait, l'air n'allait pas tarder à se rafraîchir. Il prit un pull de coton qu'il posa sur ses épaules. En traversant l'entrée, il prit les clefs de la Safrane sur la table basse et se dirigea vers la porte d'entrée, le pas léger, un sourire au lèvres, en jouant avec les clefs. Elle le suivit jusqu'à la porte et s'arrêta sur le perron.

- Surtout faites bien attention !, dit-elle à son intention.

Et le voilà parti sur le chemin de gravier qui mène à l'entrée de la propriété. Elle perdit la voiture de vue alors lorsqu'elle passa le virage où arrivait la rangée de sapins et resta sur le pas de la porte, immobile, paupières closes, le visage tourné vers le soleil du début de soirée dont elle se plaisait à sentir les rayons réchauffer tout son corps.

Il avait à peu près son âge. Elle avait eu 21 ans il y a deux mois et lui allait sur son vingtième anniversaire. Celui-ci aurait lieu en septembre, le mois prochain. La liste des invités était d'ailleurs déjà prête. Aux traditionnels membres et amis de la famille se rajouteraient cette année des invités-surprise. Amis d'enfance de Georges-André, figures politiques locales comme le préfet et le député qui étaient des amis de son père, ainsi qu'un groupe de rock qu'il aimait beaucoup et dont elle ne se souvenait plus très bien du nom. C'était un acronyme, en quatre lettres... non, trois plutôt. RME croyait-elle. Non, cela ne sonnait pas. Elle essayait de se représenter Georges-André faisant l'éloge du groupe... RME ? EMR ? REM ! oui, c'était REM. Jean-Luc, son père, avait dû batailler dur pour obtenir l'organisation d'un concert privé. Mais le groupe terminait sa tournée en d'Europe la veille de l'anniversaire de Georges-André. Il n'avait pas lésiné sur le cachet d'après ce qu'elle avait pu entendre lors de la dispute qui avait eu lieu entre lui et Bernadette, la mère de Georges-André, la semaine passée. Non pas pour des raisons financières, mais elle eût préféré un artiste jazz, ou un chanteur français. Mais puisque c'était l'anniversaire de

Georges-André...

Elle prit une inspiration profonde pour terminer ce moment de détente et, ouvrant les yeux, fut éblouie par le soleil. Refermant la porte, elle éprouvait quelques difficultés à voir à l'intérieur où il faisait sensiblement plus sombre qu'au dehors. Elle se souvint que Monsieur et Madame souhaitaient dîner à six heures ce soir-là. D'ailleurs ils ne devaient plus tarder à rentrer. Il était presque cinq heures et quart. Elle se dirigea donc vers la cuisine pour vérifier la cuisson du rôti et préparer les légumes.

- Eh bien Blanche, comment s'est passée la journée d'aujourd'hui ?, demanda Bernadette.

Elle, son époux et Claude, leur fille âgée de sept ans, dînaient à la table de la salle à manger. Leurs visages exprimaient leur neutralité vis à vis du repas qu'ils consommaient, comme si ce repas était une convention traditionnelle plus qu'une satisfaction d'un besoin physique.

- Très bien Madame. J'ai nettoyé les chambres à coucher, ai fait réparer la clôture ouest comme vous l'aviez demandé, Monsieur, ai accompagné Claude à l'équitation. J'ai lavé et étendu vos vêtements sur le séchoir. Au retour de Claude, je les ai repassés puis Monsieur votre fils est parti en voiture sans me dire où.

- Sans doute au tennis, fit Jean-Luc.

Ils échangèrent peu de paroles au cours du dîner, qui ne dura pas bien longtemps car Jean-Luc et Bernadette avaient un impératif ce soir-là.

A la fin du repas, les époux partirent pour la ville. Blanche resta seule avec Claude. Elle débarrassa, nettoya et essaya la vaisselle. Après, elle finit de repasser le linge de Claude puis monta au premier étage pour les ranger dans sa chambre. Jetant machinalement un coup d'oeil à l'horloge de l'entrée, elle remarque qu'il était neuf heures, elle en profiterait pour la mettre au lit.

Claude n'opposa pas trop de résistance cette fois-ci. Elle n'était pas une enfant difficile, on ne pouvait pas dire cela d'elle. Mais comme tous les enfants, il lui arrivait de faire des caprices au moment du coucher.

Blanche ferma les volets laissant la fenêtre entrouverte, finit d'ajuster les draps et vint s'asseoir sur le bord du lit. Claude fixait ses mains, jouant avec ses doigts. Puis, tournant les yeux vers Blanche :

- Quand je serai grande, je voudrais être vétérinaire de chevaux.

- C'est vrai ? Tu as bien choisi !

- Oui, mais maman ne veut pas. Elle dit que les animaux, c'est sale, et qu'il vaut mieux que je sais bien faire du cheval que les soigner.

- Tu dois écouter ta maman alors.

- Mais je ne veux pas faire comme Georges-André, je ne veux pas travailler au bureau. Moi je veux soigner les animaux.

Claude avait recommencé à jouer avec ses doigts. Blanche, toujours assise, la regardait jouer.

- Et toi Blanche ? Qu'est-ce que tu voudrais faire plus tard ?

Cette question la surprit. Elle ne sut que répondre, cherchant une réponse à faire à l'enfant. Elle savait bien ce qu'elle ferait demain, la semaine qui venait, le mois qui suivait... elle ferait ce qu'elle faisait aujourd'hui. Mais plus tard ?

Elle avait bien pensé à trouver une nouvelle famille lorsque les parents de Claude décideraient de déménager, mais après ? Et s'ils restaient habiter ? Y aurait-il seulement un après ?

- Je ne sais pas, répondit Blanche. Dors maintenant.

Elle l'embrassa sur le front et, éteignant la lumière, sortit de la chambre en refermant la porte derrière elle.

Le travail était terminé, elle n'avait plus rien à faire de la soirée, sauf aller se coucher. Elle marcha jusqu'à sa chambre à coucher au rez-de-chaussée en éteignant toutes les lumières sur le chemin. Là, elle se déshabilla, fit une toilette rapide et enfila une nuisette d'été de coton, fine et aérienne.

Elle ouvrit grand la fenêtre et s'accouda au rebord. Le soleil s'était couché depuis déjà une heure au moins. Dans le ciel, les étoiles commençaient à poindre. Dans l'air, une délicieuse odeur de lavande et le doux murmure des insectes qui sortent de leur refuge lorsque la nuit arrive. Elle se glissa sous les draps, mais elle n'avait pas l'esprit disposé au sommeil. Pas dans l'immédiat en tous cas. Elle alluma sa lampe de chevet et saisit un livre, "Une Vie", de Maupassant. Le roman lui avait été offert en juin dernier pour son anniversaire par sa soeur de trois ans son aînée. Son emploi de fonctionnaire des Nations-Unies l'avait empêchée d'être présente ce jour-là mais elle lui avait fait parvenir le livre accompagné d'un petit mot qui disait :

"Je te souhaite un bon anniversaire soeurette ! Excuse-moi de ne pas être là, je suis retenue au Cachemire jusqu'à fin septembre mais crois que je suis de tout coeur avec toi en pensée. Pour le livre, c'est un vieux classique qui se lit bien. J'espère que tu pourras le lire au plus vite ! Je t'embrasse fort, Annie."

Il lui restait une quarantaine de pages. A dix heures et demi, elle l'eut terminé, et éteignit la lampe. Quelle histoire ! Cette héroïne, Jeanne, dont on suit la vie du berceau à la tombe et qui ne quitte pas la région où elle est née sauf pendant son voyage de noce, quelle oeuvre laissait-elle derrière elle ? Un mariage raté, un patrimoine familial dilapidé, un fils perdu, irresponsable et ruiné... et qu'avait-elle pu y faire ? Qu'avait-elle fait pour éviter un bilan aussi désastreux ?

Troublée par ces pensées, elle ne parvenait toujours pas à trouver le sommeil. Elle se passa le jean et la chemise qu'elle portait d'ordinaire pour entretenir les plants de fleurs sans prendre la peine d'ôter sa nuisette, et sortit par la porte de derrière.

Elle marchait droit devant elle, sans but précis, ce qui l'amenait dans les bois situés à l'est de la propriété. Les arbres qu'elle dépassait avaient un certain âge, probablement la cinquantaine, et étaient plantés de façon clairsemée ; le lieu était bien entretenu. Au-dessus d'elle, la lune. Soudain, un craquement, juste derrière. Elle se retourna vivement pour scruter l'obscurité, cherchant à distinguer des formes. Sélène projetait une lumière faible et blafarde, mais suffisamment intense pour qu'elle soit en mesure de distinguer une présence de la taille d'un renard. Elle continua d'un pas plus pressé jusqu'à arriver à une clairière où elle s'allongea à même le sol.

Toutes ces pensées lui avaient mis le vague à l'âme et le noir dans les pensées... Allait-elle rester au service de riches familles toute sa vie ? La condition était enviable certes : on était logé, la paie était bonne, les conditions de travail très satisfaisantes, sa position avait le mérite de ne pas être précaire, elle pouvait même quitter le service quand elle le souhaiterait. Mais elle savait qu'elle ne pouvait se résoudre à répondre par l'affirmative à la question de savoir si elle allait continuer de servir d'autres qu'elles sa vie durant.

Elle pensa qu'elle était seule, anonyme au milieu de tant d'autres, sans pouvoir aucun de changer le monde en mettant ses forces au profit de ceux qui en avaient réellement besoin. Elle avait déjà vingt et un an. Cela faisait vingt et un ans qu'elle était arrivée sur cette Terre. Qu'avait-elle fait de son existence jusqu'à ce jour ? Que pourrait-elle répondre dont elle puisse être fière si quelqu'un lui posait la question, si Claude lui posait la question ? Et que pourrait-elle faire de cette existence ? A défaut de pouvoir trouver des réponses à ses questions, elle se mit en tête de trouver des débuts de réponse dans l'action des autres. Elle se voyait, elle, perdue et au futur statique, vide, néant. Et elle les voyait, eux... elle les voyait gesticuler, foncer dans l'action sans but, propulsés par l'égoïsme et la recherche de plaisir, courir vers la falaise pour attraper quelque chimère et sauter dans la mort. Que faisaient-ils ? Et elle les voyait se hisser à la force du poignet jusqu'au plus haut de la société, concentrer des trésors de biens ou de notoriété. Et elle les voyait, poursuivant la connaissance, jouant avec la nature dans leurs laboratoires comme joue un enfant avec ses peluches dans son parc. Et elle les voyait, les nobles de coeur, se battant contre l'inéluctable, sauvant des milliers d'enfants de la misère tandis que d'autres les affament par millions. Et elle voyait les grands esprits se battre pour de grandes idées puis mourir, leur idées se faire détourner, leur nom être traîné dans la boue une fois qu'eux n'étaient plus là pour les défendre. Elle vit la chair, sa chair peu à peu digérée par les vers, bouchée après bouchée. Ses yeux, tous ses organes, son cerveau, son coeur. Et elle vit les dignitaires religieux et la vaste illusion qu'ils propageaient, ce mensonge qui s'ignore, l'opium de la pensée humaine. Et elle vit le troupeau immense des fidèles moutons avancer droit vers la mort, ce broyeur sombre et incommensurable de nos vies en s'imaginant qu'il s'agit d'un commencement, d'un passage vers un au-delà, un monde meilleur. Et elle sut qu'elle n'était rien, rien que ce « je ». Ce « je », situé juste derrière ses yeux, qui cesserait à jamais d'être dans quelques années. Et elle revit tous ces pantins s'agiter, spéculer, rechercher le pouvoir, pester contre les bouchons et la hausse des prix du tabac, se faire suer sans but dans des salles de sport, user leur existence à tenter d'acquérir une maison, une voiture, des biens, une réputation, ... et elle voulut ne jamais leur ressembler. Et elle n'avait pas la moindre idée de comment être autrement... Elle resta couchée sur la terre un bon moment, les yeux vers les étoiles et la pensée perdue dans les ténèbres vides de la nuit, ne sachant plus que penser depuis le fond du trou où elle avait été précipitée. Son esprit explorait toutes les voies imaginables, en vain : elle ne trouvait que le néant. Le temps pressait : il lui fallait trouver quelque chose car rien ni personne ne lui assurait qu'elle se réveillerait demain matin... Quelle

horreur si elle cessait d'exister avant même d'avoir trouvé une façon d'exister ! Elle ressentait désespoir et colère vis à vis d'elle-même. Elle ne voulait pas être celle qu'elle était. Qu'avait-elle fait d'elle-même ? Si quelqu'un lui avait demandé, il y a quatre ans, ce qu'elle s'imaginerait faire aujourd'hui, lui serait-il jamais venu à l'esprit de répondre : « je servirai les familles riches, je m'occuperai de leur maison, de leurs enfants. Je serai gouvernante. » Jamais elle n'avait voulu devenir cela. Cela s'était fait insidieusement, petit à petit, choix après choix. Jour après jour, tout son futur était devenu une pure conséquence de son passé. Elle n'était plus au présent. Le présent, c'est le choix. Il y avait bien longtemps qu'elle n'avait rien choisi. Son existence était dépourvu d'un sens quelconque, elle allait au hasard, sans but, soumise aux vents dominants qui soufflait la moindre graine de pensée hors de sa conscience.

Un nuage avait voilé la lune, donnant à la forêt un visage sombre et lugubre. Tout à coup, un nouveau craquement, sur sa gauche. Blanche se releva d'un bond et eu juste le temps de voir un voile blanc disparaître furtivement derrière un chêne. D'abord, elle resta figée, tous les sens en alerte afin de mieux appréhender l'événement qui pourrait survenir. Mais rien ne se passa. Rien ne bougeait. Elle était pourtant sûr d'avoir vu un voile blanc disparaître derrière le tronc de ce chêne, à quatre mètres devant elle à peine. Elle voulut en avoir le coeur net, et fit trois pas en direction de l'arbre suspect. Elle entendit alors un bruit léger, humide et irrégulier, comme des reniflements. Ou plutôt des sanglots. Elle fit encore quelque pas et, glissant un oeil de l'autre côté du tronc, elle vit Claude, assise à ses pieds dans la terre fraîche et humide de la forêt. Adossée au chêne, les jambes repliées contre sa poitrine, les bras autour de ses genoux, Claude grelottait, ses pleurs étouffés par ses bras dans lesquels elle avait enfouie la tête.

- Claude ?! Que fais-tu là ? Enfin, tu n'as pas le droit...

L'enfant ne bougeait pas d'un pouce, ne détournait pas même la tête vers elle. Blanche s'accroupit alors et s'assit à sa droite, dos au tronc couvert de mousse. De son bras gauche, elle pressa Claude contre sa poitrine, et l'enfant se laissa faire. Claude était tremblante. Aussi ôta-t-elle sa chemise pour lui couvrir les épaules et entreprit de la réchauffer en la frottant énergiquement.

Claude toussa, ses pleurs avaient cessés.

- Excuse-moi Blanche. Je ne pouvais pas dormir, j'avais trop peur que tu partes et que tu m'abandonnes tout seule. Maman n'est jamais là, Papa non plus, Georges-André est toujours parti.

- N'ai pas peur, Claude. Je suis là. Je ne t'abandonne pas.

- Quand je suis descendu, je ne t'ai pas trouvé dans ta chambre et je t'ai vue partir. J'ai cru que tu partais vraiment.

Alors c'était elle tout à l'heure déjà, le craquement entendu à l'entrée du bois ! Claude était redevenue plus calme, elle bâilla et Blanche sentit qu'elle se reposait sur elle, détendue.

Elles restèrent là, toutes les deux, se réchauffant mutuellement. Blanche avait le coeur sur la main, et les larmes au bord des yeux. Elle était réellement heureuse de l'avoir trouvé là, à ce moment où elle se sentait si seule. De trouver cet enfant qui avait besoin d'elle lui avait inspiré un souffle nouveau. Et

la grande valse des gens reprit.

Elle vit les oeuvres et les actes gratuits, elle vit des hommes et des femmes qui, n'en pouvant plus des injustices, dédient leur vie à les combattre. Elle pensa qu'elle se devait de se trouver une voie propre, un sens, un but, qu'elle se devait de prendre exemple sur eux, eux qui choisissait leur destin. Elle vit les grandes religions, autant de vecteurs de mêmes messages d'amour et de pardon, autant de propositions constructives de sens, de but pour peu qu'on les vive comme des opinions et dans la tolérance des autres. Et elle pensa qu'elle ne laisserait personne lui dicter de sens, que ce choix lui appartenait à elle, et à elle seule. Elle était de ce peuple perdu au milieu de l'univers, peuple qui jouit de la liberté infinie d'un acteur qui ignore son rôle.

L'obscurité était toujours là, autour d'elle, même si les nuages qui masquaient la lune étaient passés. Mais, cette noirceur, elle ne la touchait plus. Blanche était libre, libre de choisir entre les ténèbres qui l'encerclaient, et la clarté immaculée de la chemise de nuit de Claude.

L'arrivée de la petite fille tout à l'heure était probablement ce qui aurait pu lui arriver de mieux. Avec elle blottie ainsi contre sa poitrine, elle se sentait bien. Blanche voulut ne pas être la nouvelle Jeanne, et pensa qu'elle avait besoin d'air, de sang neuf, besoin d'ailleurs. Après tout, personne n'avait besoin d'elle ici. Pourquoi ne pas aller à la rencontre de sa soeur qui l'avait déjà tant de fois invitée à la retrouver ? Elle avait des économies. Non, l'argent ne lui manquait pas. Elle rentrerait, écrirait une lettre aux parents de Claude qu'elle poserait sur la table de la salle à manger. Une lettre simple : « Je pars. Merci pour tout. Blanche. », elle prendrait quelques affaires et se rendrait à la gare pour partir par le premier train pour Paris. De là, elle trouverait un avion pour l'Inde où sa soeur serait jusqu'à septembre. Ensuite ? Elle verrait bien...

Elle avait froid. Décidant de rentrer, elle caressa délicatement la joue de Claude pour la réveiller en douceur.

L'enfant ne se réveillait pas. Elle se leva, le portant toujours dans ses bras, et elle s'avança ainsi sur la terre humide, entre les hauts arbres.

Merci beaucoup à Julien Roux et Hélène Parenty pour la relecture et leurs suggestions d'améliorations.